

SUMEYA EREN (ZH) & WILLIAM LOVINK (VD)

Life on Mars?

Je me lève dans ce lit trompeusement confortable, comme chaque jour, aux bruits des cloches. Elle se réveille aussi, se blottissant dans mes bras d'une étreinte serrée. J'ai oublié qu'elle est là. Je lui dis bonjour, elle ne me répond pas. Nous descendons du lit superposé grâce à l'échelle métallique et nous dirigeons main dans la main avec tous les autres habitants vers la cafétéria où nous attendent les cuisiniers et le petit-déjeuner. Je me force à manger, malgré le dégoût que m'inspire la nourriture. En effet, elle est la même depuis des semaines. « Problème de rationnement, bientôt il y aura des produits frais » qu'ils nous disent chaque jour, mais que le lendemain on retrouve les mêmes céréales sans saveur et le lait artificiel sans texture. Alors bon, au bout d'un moment on n'attend plus le changement et on rentre dans l'apathie de la routine dès le matin. Mais si on ne mange pas, on n'a pas de force. Alors on mange.

Elle ne mange pas, elle n'en a pas la force, ou l'envie ; je n'ose pas lui demander. De toute façon elle ne répondra pas.

Au son des cloches on sait que le petit-dej est terminée. On sait ce que ça signifie.

Tout à coup, un cri strident retentit, un cri d'épouvante. Pourtant, personne ne réagit. Ça fait trois ans qu'on nous fait le même cirque, encore et encore, jour après jour, à la même heure.

Des expériences. Voilà ce que ce sont.

Des vulgaires tests pour voir comment on réagit en situation de crise. Chaque jour, il y a une situation différente – et c'est bien là le seul élément brisant notre routine. On se demande même comment les chercheurs trouvent toujours de nouvelles idées. Parfois c'est un kidnapping, parfois un viol, parfois d'autres situations où on attend de nous qu'on réagisse. Une fois on a même eu une fausse rébellion, mais les blouses blanches ont dû craindre que ça nous donne des idées ; ils n'en ont pas refait.

De toute façon, on ne se rebellera pas. On n'a pas la force, on est bien trop apathique et coincé dans la routine pour faire quelque chose qui la romprait. Alors, tandis que des comédiens déguisés en gardes se précipitent vers la source du cri, on reste assis et attend qu'on vienne nous chercher.

Ils nous prélèvent du sang.

Après chaque expérience, les blouses blanches font la même procédure, si bien qu'ils n'ont plus besoin de nous dire que faire, on sait déjà : Prise de sang, scan du cerveau, aptitudes physiques, la totale. Ils doivent être déçus parce que, comme hier et comme demain, les données sont les mêmes. On ne réagit pas à leurs maudites expériences, il ne va rien y avoir de nouveau dans notre cerveau. Pourquoi nous faire chaque jour les mêmes tests? C'est une perte de temps et d'argent. Rien ne change en un jour, si...?

Après ces deux heures d'examens, on est enfin relâché pour le temps libre. Sauf que bon, les activités sont toujours les mêmes, une fois qu'on les a toutes faites cinq fois, c'est lassant. Alors je reste assis là, elle sur mon épaule, à attendre que le temps passe et que les cloches sonnent, regardant dehors le ciel rouge confondu au sol vermeil de Mars et les phares de la ville, d'une ville destinée à nous leurrer et à nous attirer vers la lumière comme des moustiques, sans pouvoir les atteindre, enfermés que nous sommes dans cette cage de verre et de promesses, sans trouver le moyen d'en sortir. Je me plonge dans mes souvenirs.

Le jour passe, on se lasse, les regrets nous tracassent et fracassent notre moral. Puis vient le repas du soir et le coucher. On se dit qu'aujourd'hui a été comme hier et sera comme demain. On attend quelque chose mais cette chose ne vient pas. Parce que c'est la fin qu'on cherche.

Au moins, elle est avec moi.

Parfois trop, si bien que j'ai envie qu'Elle parte.

Mais elle ne part pas.

Alors je me couche, elle se blottie contre moi, j'essaie de l'oublier.

Je me demande pourquoi j'ai fait ce choix.

Je me demande pourquoi j'ai été aussi « chanceux ».

Puis les lumières s'éteignent.

Unter dem blauen Schwarz des Himmels schimmerten die Lichter der Stadt fiebrig. So viele Farben; sie glänzten um die Wette, ohne dass die eine vermochte, stärker als die anderen zu glänzen. Und diese Stille, eine Stille wie man sie nur dann vernimmt, wenn sich etwas ändert. Es war eine schöne Stadt, eigentlich gefiel sie ihm gut. Eine Insel, gewaltig, und sie hob sich von der kargen Marslandschaft ab. Man war weitergekommen, man hatte neu angefangen, um dann dort weiterzumachen, wo man aufgehört hatte. Eine Weile noch betrachtete er die Häuser; die grossen und die kleinen, die Türme deren Zinnen die Krater überragten.

Ein besseres Leben. Nicht, dass er undankbar war, aber der Wandel, es musste der Wandel gewesen sein, der ihn dazu gebracht hatte, sich einzuschreiben. *Eine neue Art Gesellschaft*. Ein Pilotprojekt, ein Versuch, die Lebensweise des Einzelnen zu verbessern. *Sind sie glücklich?* Natürlich war er das nicht. Niemand war *glücklich*. Er war nicht undankbar, freilich, vielleicht war es die Monotonie, er hielt sie nicht aus. Er arbeitete, was gut war, Arbeit brachte Geld, Geld brachte eine gesicherte Routine, Routine machte stumpf. Nicht undankbar, nur satt.

Also hatte er mitgemacht. Das Projekt hatte versprochen, was ihm fehlte. Erfüllung, hauptsächlich und eine Chance, für jeden. Ausserdem Geld. Viel Geld. Und er hatte es geschafft. Sie hatten ihn genommen. Er, einer von tausenden, ein kleiner Punkt, ein Fleck in der grossen Masse. Andererseits dachte er. Andererseits musste jemand gezogen werden. Das Los entschied und es entschied sich für jemanden, nicht niemanden und so gedreht, erschien ihm die Vorstellung weniger fern. Er hatte Glück gehabt. Er und noch wenige andere. Entzwischen, das war es. Ausbrechen, es besser wissen, es geht auch anders.

Dann wandte er sich ab und kehrte der Stadt und sich selbst den Rücken zu.

Der Transfer verlief ruhig. Zu Beginn war man aufgeregt. Erwartungsvoll. Was kam jetzt, was ändert sich, bereuen kam ihnen nicht in den Sinn, zumindest vorerst nicht. Die Reise zog sich hin, SOL für SOL und man verfiel in ein Schweigen, weder gehemmt noch sorgenvoll. Träge. Und als er als er aufhörte, die Tage zu zählen, erschien sie. Er glaubte sie murmeln zu hören, dicht an seiner Seite. Sie war unbekannt, ohne fremd zu sein. Sie nahm seine Hand und dann schwiegen sie zusammen weiter. Sie war gekommen, um zu bleiben, so hatte sie sich vorgestellt.

Ich bin es

Die Einsamkeit

La Solitude